

ուղարձութիւնն 'ի յատուկ կամ 'ի հասարակ անուանս. որք ունին նաև իրենց բազմութիւն զարտուղութիւնն. որն 'ի նպատտ Տաճկահայոց հնչման, Բայց չենք ուզեր երկարել խօսքերն իս ուր իրն ինքնին, այսինքն Նախնեաց վերջիչեալ գրաւոր անաղութիւնքն, շատ պայծառ և բացայայտ կը խօսին. ուստի գոհ կը լինինք մենք պարզ դիտողութեամբ մը վերջ տալու ներկայ յօգուածիս: — Մեր ընելիք դիտողութիւնն կը կայանայ երկու հարգմանց վրայ, որոց պատասխանն ուրիշ առթի կը թողունք. այսինքն է՝ նախ ինչ կը նշանակէ արդեօք մեր Թարգմանչաց կամ յատկապէս Ս. Մեսրոպայ ամենամեծ դժուարութիւնն՝ զոր կը զգայր դանիելեան նշանագրերը Հայոց արտասանել տալու մասին, մինչ նաև յետ դիւտի գրոյն անգամ՝ հարկ լինի արքունի ձեռքնտուութեամբ ընտրել փափկածայն և ուշիմ մակնոզնս սաւկառս 'ի հայկական վարժարանաց, զանոնք 'ի Բիւզանդիոն կամ յԱթէնս ուղարկելու համար. — և երկրորդ, եթէ

ըսակարծեաց Մեծ. Արժունւոյն՝ Տաճկահայոց արտասանութիւնն այսքան ամենամեծ յեղափոխութիւն կարացրել է կրել՝ յազդեցութենէ մանգոլութիւնը լեզուի, միթէ Ռուսահայոց հընչման վրայ բնաւ ազդեցութիւն չէ գործած վրայ կամ Պարսից լեզուին հընչումն: — Այս երկու հարցերս պիտի առաջնորդեն մեզ անշուշտ հին ատեն Պարսկա-Վրա-Հայոց և Հայաստանի միւս գաւառաց հնչման կամ արտասանութեան յատուկ վարժարաններ գրուներու, և փոքր ինչ հայկական տառից հնչման խնդիրը պարզելու: — Առ այժմ մենք մեր վերը մէջ բերած կարծիքը պարզած կը համարինք, այսինքն է, Ռուսահայոց հնչումն ընտրելագոյն է քան զՏաճկահայոցն՝ ըստ որում համաձայն է հայերէն տառից շարակարգին, բաղդատութեամբ յոյն ալփաբետաց և հնչման տառից հընդեւրոպեան քոյրութիւն լեզուաց. քայն Տաճկահայոց հնչումն օտար հարմարել 'ի հայկական սեփական արտասանութեան՝ է անտեղի:

Հ. ԱՅՏԱՍ ՏՐՈՑԱՆԱՆ

ԵՕԹՆԵՐՈՐԿ ԺՈՂՈՎ ԱՐԵՒԵԼԱԳԻՏԱՅ

ԵՒ

Հ Ա Յ Կ Ա Կ Ա Ն Ա Շ Ի Ա Ր Հ Ա Գ Ի Ռ Ո Ւ Թ Ի Ի Ն

Ա.Չ.Գ. — Սեպտեմբեր 27ին կը ծանուցանէր հեռագիրն՝ Արևելագիտաց եօթներորդ ժողովոյն բացումը, որոց նպատակն է քննել 'ի լոյս ածել և ստուգել արևելեան հին ազգաց, աշխարհաց, գրականութեան, գեղարուեստից թաքուն և անստոյգ ծանօթութիւնները, ըստ դանազան գլխոց հնախոյզ գիտութեան: Սոյն ժողովոյն առաջարկուեցաւ 'ի վանասց՝ հետեւեալ պատմական և հնագիտական տեղեկութեանց համեմատ 'ի խնդիր ելանել հնութեանց հայկական երից հին և անյայտացեալ մեծամեծ քաղաքաց, որք Արտաշատ, Նախճաւան և Արմաւիր: — Բանաւորաց փափաքը լեզունելու նպատակաւ կը զննէր աստ բովանդակապէս ժողովոյն ներկայացուած այս հետաքրքրական և հմտալից տեղեկագիրն:

ÉTUDE

SUR LA VALLÉE DE L'ARAXE

ET

SES TROIS VILLES ANCIENNES

A L'OCCASION DU VII<sup>e</sup> CONGRÈS DES ORIENTALISTES

À VIENNE

La vallée de l'Araxe est une des contrées de notre continent, qui ont joué le plus grand rôle dans l'histoire de l'humanité. Elle fut le berceau des vieilles traditions de notre race, et, durant les grandes époques de la puissance romaine, persane, assyrienne et, à quelques égards, de la puissance égyptienne, elle figura souvent d'une manière éminente dans les événements qui agitèrent le monde. Les poètes romains, les écrivains grecs, persans et arabes ont parlé avec une grande admiration de sa superbe végétation et de ses magnificences. C'est une vérité incontestable, et pour s'en convaincre, il suffit de lire l'Énéide de Virgile, l'Histoire naturelle de Pline et les ouvrages de Ptolémée, de Strabon, de Pomponius, de Tacite, de Xénophon et d'Hérodote.

A quelle époque, de quel côté la nation arménienne serait-elle arrivée dans la vallée de l'Araxe? Comment y a-t-elle acquis son territoire? Quels étaient les aborigènes de ce pays? Moïse de Khorène et Sépéos nous disent que, selon la tradition de Mar-Abas Catina, 2500 ans av. J. C. le premier chef de la nation arménienne, nommé Haïg, partit de Babylone avec sa famille et ses gens et vint s'établir sur les bords de l'Araxe. Mais le premier de ces auteurs ajoute: Le même historien (Mar-Abas) rapporte un fait merveilleux: « *Sur beaucoup de points, dit-il, se trouvaient établis quelques individus du genre humain, dispersés çà et là en notre pays, avant l'arrivée de notre ancêtre national Haïg* ». Ces dernières paroles de Moïse de Khorène nous révèlent une vérité très importante, mais en même temps augmentent mon embarras, parcequ'il ne dit pas à quelle souche appartenaient ces *individus*; à la race sémitique ou à la race japhétique? Il me semble plus probable qu'ils appartenaient à la dernière.

Au contraire, pour les savants modernes, l'origine de la nation arménienne, son arrivée et son établissement dans la vallée de l'Araxe sont encore des énigmes, qui doivent être tôt ou tard résolues. Les orientalistes et les linguistes ont émis diverses opinions, souvent contradictoires et opposées les unes aux autres. Sur ce point j'ai déjà fait ma critique dans des articles publiés par la *Revue Polyhistore* de S.<sup>t</sup> Lazare de Venise; particulièrement j'y ai combattu l'opinion de M.<sup>r</sup> Lenormant, qui soutient que les Arméniens établis dans la Vallée de l'Araxe sont d'origine Phrygienne, et qu'au commencement du VI<sup>e</sup> siècle av. J. C. ils sont venus s'établir dans le pays d'Ararat.

En effet, si nous consultons les auteurs grecs, il s'accordent bien avec la tradition des écrivains arméniens et font remonter l'origine de la nation arménienne jusqu'au temps des patriarches ou préhistorique. Strabon<sup>1</sup> suppose, conformément au témoignage de Cyrillus de Pharsale et de Médius de Larisse, qu'Arménus fut originaire d'Arménus, ville de la Thessalie, et qu'il suivit l'expédition de Jason en Arménie. Cette tradition des Grecs est vraie en partie quant à l'antiquité de la nation arménienne; quant à son origine, elle est fautive, puisque l'expédition de Jason, ainsi que celle d'Arménus, n'est que l'allégorie du commerce du levant avec l'occident et vice versa. Beaucoup d'écrivains modernes ont opiné que l'histoire merveilleuse des Argonautes aurait pris son origine des voyages aventureux des premiers marins grecs sur les côtes du Pont Euxin, comme celle d'Hercule, de Minos et les expéditions des sept chefs contre Thèbes. G. Smith est de cet avis dans son *Hist. de la Grèce*, ch. 2 v. 11. En effet, nous savons par la tradition qu'une partie des Arméniens, qui suivit le conquérant Aram, se répandit jusqu'en Thessalie et à Larisse, puis revint en Arménie son premier berceau. Voilà la vérité simple qui devint plus tard un mythe dans la bouche des Grecs. Heeren (*De la politique et du commerce chez les Anciens*, volume 2-3. ch. 2. pag. 43) dit que: L'île de Crète et sa mythologie étaient également empreintes de vestiges phéniciens; le culte d'Hercule s'y était naturalisé, et la fable d'Europe, dont la Grèce lui dut la connaissance, venait certainement de la Phénicie. Apollodore, cite aussi ce fait, III, 1; et Hoeck l'a prouvé (Crète, p. 83. etc.)

Donc si la mythologie grecque a pu personnifier ce culte phénicien dans l'Hercule grec et lui a fait faire une expédition dans la contrée d'Ibérie, ne pouvait-elle pas en faire autant de la relation commerciale des Arméniens, la personnifiant dans un certain Arménus ou Aram et lui faisant faire une expédition en Arménie? Je ne peux pas l'affirmer; mais cela est très probable, et on doit dire ainsi, si on ne veut pas aller contre une autre ancienne

1 Géogr. lib. XI, p. 530.

tradition grecque, que nous a conservée Eusèbe de Césarée dans sa *Préparation Évangélique*; Alexandre Polyhistor et Eubulemus y témoignent que les Arméniens, dès le temps d'Abraham, habitaient au sud-ouest de l'Arménie et étaient en guerre avec les Phéniciens. Voici leurs paroles: Ἔσπερον δὲ Ἀρμενίους ἐπιστρατεῦσαι τοῖς Φοῖνιξι νικησάντων δὲ καὶ αἰχμαλωτισταμένον τὸν ἀδελφίδου αὐτοῦ (d'Abraham). Cette tradition est très conforme à celle de Moïse de Khorène, et peut-être la vraie source de sa tradition. Quoi qu'il en soit, elle ne suffit pas à établir la date de 2000 ans, comme celle de l'établissement des Arméniens dans la vallée de l'Araxe.

Quoique nous ne puissions pas historiquement déterminer l'époque de l'arrivée des Arméniens dans la plaine de l'Ararat, nous pouvons cependant dire avec M. B. Martinier et Lord Byron, que la vallée de l'Araxe ou l'Arménie centrale a été illustrée d'ailleurs par beaucoup de grands événements. Il y a peu de contrées où il se soit donné de plus sanglantes batailles, ni en plus grand nombre qu'en celle-ci. Dès les premiers temps elle a eu, à diverses reprises, ses rois particuliers, quelquefois très puissants<sup>1</sup>, qui selon le témoignage des auteurs Juifs et Arméniens se seraient répendus au dehors et auraient joué un rôle sur les grands théâtres de Babylone, de Ninive<sup>2</sup> et de Troie<sup>3</sup>, mais n'auraient pas su se maintenir longtemps. En outre, les historiens font foi que tous les célèbres conquérants qu'on a vus en Asie, l'ont soumise à leur empire, chacun à son tour.

Mais je laisse l'histoire compliquée de cette vallée et de ses habitants aux savants, et je vais ici traiter seulement de ses trois villes, c'est-à-dire d'Ardachad (Artaxata), de Nakhdjevan (Naxouvana) et d'Armavir, qui furent trois centres militaires, et colonisateurs, et devinrent souvent le théâtre d'événements importants. En effet, toutes trois sont dignes de l'attention des archéologues, qui cherchent des trésors inconnus et veulent faire revivre les antiques souvenirs. Mais je préférerais entre les deux premières, la seconde, et entre les trois, de beaucoup la dernière, puisque sa tradition commence aux temps préhistoriques et qu'elle arrive jusqu'au V.<sup>me</sup> siècle de l'ère chrétienne; par conséquent, elle doit présenter beaucoup de faits importants et servir comme d'une grande lumière pour éclairer l'histoire des premiers temps et beaucoup d'autres événements.

On doit donc rechercher tout d'abord la première mention faite de ces villes par les auteurs et les événements historiques qui, d'après eux, s'y rattachent. En second lieu, on doit chercher à préciser leur emplacement, et voir si dans le cours des temps elles ont subi quelques changements géolo-

<sup>1</sup> Rawlinson, *Five Monarchies*, v. III. p. 39.

<sup>2</sup> Dans les légendes de Ctésias il est fait mention d'un des rois d'Ararat, appelé Baruir, qui eut part à la première prise de Ni-

nive, comme allié d'Arbace et de Bélésis.

<sup>3</sup> Zarmaïr envoyé au secours de Priam par Teutamus avec une armée. Moïse de Khorène, *Hist.* l. I. ch. 20.

riques ou géographiques. Et enfin, déterminer exactement leur position actuelle autant qu'il est possible. Voilà les trois points à développer. Je commencerai par la dernière ville, c'est-à-dire, par Armavir.

I. Chez les écrivains grecs, le premier auteur qui fasse mention de cette ville c'est Ptolémée<sup>1</sup>; il l'appelle *Ἀρμαουιάρα* ou *Ἀρμαουρία*; et il la cite entre les villes renommées pour leur antiquité. Sa longitude est 76° 40 et 42° 54 sa latitude selon l'auteur grec. Le grand astronome et géographe, dans la troisième Table de l'Asie, indique encore le jour maximum de cette ville et sa distance d'Alexandrie vers l'orient ainsi:  $\frac{1}{5}$ ,  $\frac{1}{4}$ , dist.  $\frac{1}{5}$ ,  $\frac{1}{6}$ . Mais, non seulement, il ne dit rien de la fondation d'Armavir et de son nom original; mais plutôt, par ses différences orthographiques, il semble nous laisser dans l'incertitude.

Ici nous vient en aide l'historien et le savant écrivain arménien du V.<sup>me</sup> siècle, c'est-à-dire Moïse de Khorène. L'auteur, par sa grande érudition, éclaire la question. Il cite Armavir, non seulement dans sa Géographie, mais encore dans son histoire de l'Arménie, où il nous fait voir l'origine propre et historique de cette ville. Il dit, selon la tradition de l'ancienne Arménie, que le fils d'Arménag (fils de Haïg), Armaïs, bâtit cette ville, sur une montagne au bord de l'Araxe et l'appela Armavir. La même chose se trouve encore chez Sépéos.

Le savant P. Léonce M. Alishan suppose que par la particule *vir* ou *vera*, qui signifie *sur* en arménien, on voulait indiquer *hauteur, colline*; puisque Moïse de Khorène dans son histoire<sup>2</sup> cite trois fois Armavir en ajoutant «*dite colline*». Cette explication est très juste quant à la terminaison arménienne, mais d'un autre côté elle nous laisse dans le doute quant à la forme employée par l'auteur grec, qui précédait Moïse de Khorène.

Ainsi on peut dire que l'*Ἀρμαουίρα* de l'auteur arménien, n'est qu'une contraction<sup>3</sup> de l'*Ἀρμαουιάρα* ou *Ἀρμαουρία* de l'auteur grec, sans vouloir affirmer que Moïse n'a eu connaissance de cette ville que par Ptolémée, quelques manuscrits de Moïse écrivent ce nom au génitif *Armaura*, au lieu d'Armaouira. La dernière lettre *a* est une terminaison propre à la langue grecque, pour désigner le genre féminin ou le pluriel neutre, et par conséquent, les auteurs arméniens l'ont toujours laissée de côté. Si les écrivains arméniens d'ailleurs connaissaient déjà le nom de cette ville indépendamment de Ptolémée, d'où vient que cette particule *Vir* ou *Vera* se trouve également dans la forme employée par l'auteur grec, comme dans celle employée par les écrivains arméniens? Il me semble qu'elle dérive de l'arabe et signifie *au delà*, par exemple *Vara-Ghikhoun*, *vara-Sihoun*, ou plus probablement est d'origine zende. En effet, Strabon (Lib. XI. p. 523), fait mention d'une ville très ancienne nommée *Οὐίρα*, dans l'Atropatène, et dit qu'elle était bâtie dans un lieu *élevé* et fort par la

<sup>1</sup> Géogr. lib. V. c. 13.

<sup>2</sup> Hist. d'Arm. l. II. ch. IV, XXX.

<sup>3</sup> Voy. G. Curtius. Gram. gr. règles de la contraction § 37, 38.

situation, qu' Antoine s' en empara dans son expédition contre les Parthes. Ce mot réuni avec Arma ou Armaïs forme *Αρμαούερα* ou *Αρμαούερα* des Grecs, et signifie *colline* ou *forteresse d' Armaïs*. Ainsi donc, s' il faut s' en rapporter à la tradition, Sépéos avait raison de l' appeler *Aramaïr*, *Աρμ-ու-հայ հր*, ou Aramaïs, si par une faute des copistes, le *s* a été changé en *r*, du nom de son premier fondateur.

Donc si la forme primitive d' Armavir est *Aramaïr* ou *Aramaïs*, on peut croire que la ville d' *Asaram* citée par Strabon (lib. XI. p. 527) sur l' Araxe dans l' Arménie, est la corruption<sup>1</sup> de l' Aramaïs. En effet, le géographe grec la place justement au N. O. d' Artaxata. Voici ses paroles : 'Ο δὲ Ἀράξις πρὸς τὰς ἀνατολὰς εὐεχθεῖς μέχρι τῆς Ἀτροπατηνῆς καμπίς πρὸς δίσιν καὶ πρὸς ὄρκτους· καὶ παραρρεῖ τὸν Ἀζαραν πρῶτον, εἰτ' Ἀρταξάτα πόλιν Ἀρμενίων· Nous sommes donc autorisés par l' ancienne tradition et par les chants populaires de l' Arménie à dire que cette ville fut fondée 2000 ans av. J. Ch. par un chef nommé Armaïs, et qu' elle fut pendant dix-huit siècles, à diverses reprises, la résidence des chefs et des rois particuliers de l' Arménie<sup>2</sup>, qui, de siècle en siècle, l' enrichirent de monuments, tandis que les événements qui s' y succédèrent, la rendirent célèbre dans l' histoire.

Au commencement de la Dynastie des Haïgazouni, cette ville avait déjà sa superbe forteresse<sup>3</sup>. Aram ayant fait prisonnier le tyran Nioukar, appelé Matès, l' amène à Armavir. Là, au sommet des créneaux, il ordonne de le clouer au mur, le front percé d' un long clou de fer, à la vue de tous les passants. Cette superbe forteresse existait encore au milieu du cinquième siècle de notre ère. Ainsi donc, dès le temps d' Aram, qui fut probablement le premier roi d' Arménie, parce qu' il la rendit indépendante, Armavir devint une vraie capitale; là Aram reçut le diadème et d' autres insignes des rois de l' Assyrie. Alors furent établies des relations politiques et commerciales entre l' Arménie et l' Assyrie. Mais il faut avouer que, en ce qui concerne le temps et les actions d' Aram, nous sommes loin d' avoir une certitude absolue.

Après la mort d' Aram, la vallée de l' Araxe devint peu à peu une province de l' empire Assyrien; et quoique nous soyons plongés dans la plus grande incertitude au sujet d' Armavir et des rois d' Arménie, on peut cependant croire que cette ville, au lieu de perdre sa gloire première, la vit encore s' augmenter; les princes et les gouverneurs de l' Arménie pour les Assyriens, y établirent probablement leur résidence et l' enrichirent de monuments plus magnifiques et plus intéressants. A cette époque, la religion de la nature ou le *Naturalisme* des Arméniens donna place, en quelque manière, au Polythéisme<sup>4</sup> chaldéen sous le

1 Ortélius, liv. II. p. 527 et Casaubon ont dit déjà qu' on doit lire ce nom autrement.

2 Hérodote les appelle *Alarodiens*; et dans les inscriptions cunéiformes de Van, on les

appelle *rois des Urarti*.

3 Hist. d' Arm. l. I. ch. XIII.

4 Philippe Smith. *Hist. Ancienne de l' Orient*. Florence 1872, pag. 568.

règne de Ninip-pal-zira. En conséquence, les idoles se multiplièrent à Armavir et différents cultes s'y implantèrent, diverses coutumes y prirent naissance. Voilà un autre point intéressant pour l'étude.

L'histoire<sup>1</sup> vient ici nous exposer un autre fait, c'est-à-dire, qu'à Armavir il existait déjà la forêt de platanes d'Aramaniag, aux fonctions sacrées de laquelle était voué *Anouchavan*, petit-fils du roi Aram; le tremblement des feuilles de ces platanes, selon le souffle léger ou violent de l'air, était l'objet d'augures magiques en Arménie, et la fut longtemps, selon Moïse<sup>2</sup> de Khorène. Qu'est-ce que ce fait? et que signifie-t-il? C'est une tradition des anciens habitants de la vallée de l'Araxe, qui après la domination assyrienne vient encore une fois nous présenter Armavir avec le Naturalisme de ses anciens habitants; mais avec quelle différence! A cette époque, il me semble qu'Armavir devint comme le foyer de la religion d'une population tout à fait aryenne ou indo-germanique, et par conséquent le centre de toutes les relations sociales des tribus du même pays, comme Jérusalem fut le grand foyer du Monothéisme judaïque. Ce n'est pas une supposition gratuite, mais un fait, qui a son fondement dans la tradition et dans les chants populaires de l'Arménie, que nous devons considérer comme les sources immédiates et principales de la relation de Moïse de Khorène ou de Mar-Ibas Catina. Il est très probable, qu'en mémoire d'un grand événement, les Arméniens, avaient institué à Armavir une fête solennelle pour toute la nation en l'honneur de ce personnage, c'est-à-dire d'Anouchavan, dont l'histoire nous a conservé peu de chose. Mais on peut dire avec beaucoup de vraisemblance, qu'Anouchavan était ou l'éponyme de la nation ou le premier grand-prêtre et le prince en même temps; parce que dans l'antiquité cet honneur était réservé aux princes. C'est peut être à l'occasion de cette tradition, que nous trouvons<sup>3</sup> aussi dans la dynastie des Archagouni un roi appelé Érouand, qui institua à Pakaran son frère Érouaz grand-prêtre de ce nouveau Panthéon de l'ancienne Armavir.

Quoiqu'il en soit, on voit en effet, que tous allaient à Armavir, apportant en offrande toute espèce de produits de leur industrie, pour consulter les augures; par conséquent une grande solennité devait avoir lieu dans cette ville, et sous ces platanes mémorables, qui nous rappellent le *chêne* ou l'arbre fatidique de Dodone. Je ne saurais dire laquelle de ces deux anciennes traditions aura servi de modèle à l'autre; mais on peut supposer que toutes deux étaient une conséquence de la religion et de la doctrine de Zoroastre, et qu'elles étaient propres aux populations d'origine aryenne.

Après cette époque, on ne trouve aucune mention explicite d'Armavir, ni dans l'histoire, ni dans la tradition de l'Arménie. L'histoire se tait complète-

1 Moïse de Khorène, Hist. I. ch. XX.

2 Hist. d'Arm. I. L. ch. 20.

3 Moïse de Khorène, Hist. d'Arm. I. II. ch. XXXX.

ment sur ce point, et nous ne saurions dire précisément si dans cette grande suite de siècles Armavir participa au sort d'Ilion, ou au contraire, continua d'être la résidence des rois particuliers, et vit des jours plus florissants et plus heureux. Moïse <sup>1</sup> de Khorène et Sépéos <sup>2</sup> nous offrent une liste de plus de vingt six princes <sup>3</sup>, sans leur histoire particulière. De savants orientalistes, parmi lesquels je citerai M.<sup>r</sup> Botta, Rawlinson et Lenormant, nous donnent une liste de ces rois de l'Ararat ou Urarti avec leur histoire particulière pendant la période des grands conquérants assyriens et après, histoire relevée des inscriptions cunéiformes. Mais c'est un fait encore très problématique, et il a besoin d'être prouvé catégoriquement.

Nous pouvons dire seulement que dans cette nuit des temps et dans cette époque de conquêtes et de luttes, de nouvelles colonies vinrent sans doute accroître la population de la vallée de l'Araxe et de la partie Sud-Est de l'Arménie. Parmi les personnes qui composaient ces colonies, se trouvaient un certain juif nommé Marsyagh, qui, selon le récit de Sépéos <sup>4</sup>, vint de Damas avec ses gens et s'établit dans la plaine de l'Ararat, et les deux fils du roi Sennachérib qui, selon la S.<sup>te</sup> Ecriture, se sauvèrent dans les montagnes de l'Arménie ou de l'Ararat. D'un autre côté beaucoup de hordes iraniennes et touraniennes se pressèrent unes les autres et traversèrent la vallée de l'Araxe pour la dépeupler. En effet, les qui peut nier qu'une partie de ces innombrables colonies qui, dès les premiers temps, s'établirent en Asie Mineure ne soient passées par la vallée de l'Araxe, qui leur présentait une route si courte et une plaine si riche en toutes sortes de provisions, au lieu de passer par le Caucase? Combien d'autres vicissitudes n'a-t-elle pas subies? Combien d'événements n'ont-ils pas eu lieu, et quoique nous les ignorions encore, nous n'avons pas raison de les rejeter; mais plutôt nous devons les étudier sérieusement. Voilà un autre point d'importance.

Quelques passages de Xénophon, d'Isaïe et du IV<sup>me</sup> livre des Rois s'accordent avec Moïse de Khorène, pour indiquer en 610 à Ninive une grande révolution de l'empire assyrien et l'indépendance de l'Arménie effectuée par le dernier gouverneur, nommé Barouïr, auquel succédèrent comme rois 8 princes, mais sous la domination de l'empire Médo-Perse. En effet, vers l'an 529, Jérémie <sup>5</sup> appelle le royaume de l'Ararat et ses troupes contre Babylone. C'est un fait d'ailleurs bien prouvé par l'autorité de Xénophon et de Moïse de Khorène. Mais on peut encore se demander: quelle était alors la capitale de ce royaume, et d'où partaient les rois d'Ararat et leurs troupes? Était-ce d'Armavir ou d'une autre ville? Je ne saurais rien affirmer, mais je dis seulement que le dernier

1 Hist. d'Arm. l.I. ch. XIX.

2 Hist. sur Héraclius. l. I.

3 Quoique on ne puisse dire que tous ces princes étaient arméniens d'origine, il est très

probable cependant qu'ils étaient gouverneurs de l'Arménie.

4 Hist. sur Héraclius. l. I.

5 Ch. XXXXXI. v. 27.

de ces rois de l'Ararat fut Vahé qui, selon l'Hérodote arménien, marcha contre l'invincible conquérant de la Macédoine; et qu'alors ce vaillant fils de Philippe s'empara de l'Arménie. — Je laisse ces rois et ces récits aux historiens; et je retourne à la reine des villes de l'Araxe, c'est-à-dire à Armavir, qui au commencement de la dynastie Archagouni se présente à nous comme sortant d'un long sommeil; mais toujours au bord de l'Araxe, dont les ondes viennent encore caresser ses remparts. Vers l'an 131 avant l'ère chrétienne, elle est de nouveau le théâtre de grands événements, et en même temps la résidence de quelques-uns des rois Archagouni. L'histoire semble nous indiquer Medzpine comme la résidence du premier roi Vagharchag; mais on peut relever de différents passages de l'Histoire de Moïse de Khorène<sup>1</sup>, qu'il venait à Armavir, non seulement pour y passer une certaine saison de l'année, mais encore à l'occasion des fêtes religieuses et nationales et pour offrir des sacrifices aux idoles. L'auteur dit, 1.<sup>o</sup> que Archag, pendant son règne sur les Parthes, établit son frère Vagharchag roi de notre pays, *lui donnant pour états le nord et l'occident de l'Arménie*. 2.<sup>o</sup> que Vagharchag leva dans l'Aderbadagan et l'Arménie centrale de nombreuses troupes et arriva en un lieu au-dessus des sources du grand marais, au bord de l'Eraskh, *près de la colline d'Armavir*. 3.<sup>o</sup> que Vagharchag *bâtit un temple à Armavir*, où il fit placer les statues du soleil, de la lune et celles de ses *Ancêtres*. On voit clairement la même chose aussi par l'organisation du royaume de Vagharchag, dont nous trouvons la description chez le même auteur<sup>2</sup>. En effet, le roi partage tout le royaume entre les Satrapes, mais il conserve pour lui la partie centrale. En outre, Champa Pacarad, *investi de la dignité de chevalier avec le privilège de poser la couronne sur la tête du roi*, est invité à se rendre à Armavir, et pressé même d'abandonner les lois du judaïsme pour adorer les idoles.

Avec la domination des Parthes qui étaient, on suppose, Scythes d'origine, s'étendit aussi en Arménie la domination du polythéisme sur le naturalisme, introduit peut-être par Zoroastre. Ce culte, quoique plus indigne de la nature et de la dignité humaine, contribua beaucoup au développement de la sculpture et surtout des beaux-arts, qui de l'Asie Mineure vinrent orner cette ancienne Pakaran, c'est-à-dire Armavir. En effet vers l'an 111, elle fut témoin non seulement du triomphe d'Ardachès I, que les écrivains grecs et latins confondent avec son fils Tigrane le Grand, mais encore elle reçut de nombreux monuments précieux de l'art grec, qui cherchant à représenter les dieux sous la forme humaine, donna aux hommes une forme divine. On dit que ce roi, par une alliance avec Mithridate, porta ses armes victorieuses en Asie Mineure; et y ayant trouvé les statues de bronze doré d'Artémis, d'Hercule et d'Apollon, les fit porter

<sup>1</sup> Hist. d'Arm. l. II. ch. III, IV.

<sup>2</sup> Moïse de Khorène, Hist. d'Arm. l. II. ch. VI, VII et VIII.

à Armavir et les fit ériger dans cette ville. La statue d'Hercule était due à Scyllis et à Dipénius de Crète, selon Moïse <sup>1</sup> de Khorène.

Sous le règne de Tigrane, fils d'Ardachès, la ville d'Ardaxias était la rivale d'Armavir; mais nous ne pouvons dire avec certitude laquelle de ces deux soeurs avait le privilège d'être la résidence de ce grand roi, et le théâtre de ses pompes vraiment orientales, quand il venait passer le printemps dans la vallée de l'Araxe, selon l'ancien usage des rois Mèdes? Nous relevons seulement dans Faustus <sup>2</sup> de Byzance et dans Moïse de Khorène, que Tigrane *“ayant installé les Juifs captifs à Armavir et y avoir célébré les funérailles de Mithridate, marcha de cette ville en Syrie”*.

À l'époque d'Érouant, c'est-à-dire vers l'an 64 de J-C, la cour royale fut transportée de la colline dite Armavir sur un autre point. Dès lors Armavir fut appelée par les historiens *cour abandonnée*; c'est une preuve indirecte, qu'avant ce roi elle aurait été, à diverses reprises, la résidence des rois Archagouni. Ainsi donc, quoique à cette époque elle fut abandonnée, son nom ne s'efface pas cependant de l'histoire.

En effet, sous le règne d'Archag II au IV<sup>me</sup> siècle, elle se présente à nous encore une dernière fois, mais comme le théâtre d'une scène très sanglante. Ce roi, qui était alors à Armavir, pour se venger des descendants des Gamsariens, les appela chez lui et les fit tous massacrer hommes, femmes et enfants, excepté Sbantarad. Ce fait cruel est la dernière scène à la suite de laquelle Armavir commença à s'éclipser, avant de disparaître complètement. Si vous me demandez : quand et par quel événement arriva la destruction de cette belle ville? Je répondrai, qu'il n'y en a aucune mention explicite dans l'histoire; mais en lisant attentivement l'Histoire de Faustus de Byzance <sup>3</sup>, on sera persuadé qu'elle fut détruite précisément pendant la captivité du roi Archag en Perse, et par le roi Chabouh. En effet, l'auteur dit : *“Ils prirent toutes les villes et les détruisirent”*. Ainsi donc la guerre continuelle de trente ans avec les Perses, dans laquelle Archag était souvent vainqueur, selon le témoignage de Faustus de Byzance <sup>4</sup>, à cause du courage héroïque d'un général appelé Vassag, fut souvent pour Armavir l'occasion d'augmenter ses trésors. Mais toutes ces victoires et tous ces trésors, dus à grand'peine à l'héroïsme et à la sagesse de tant de siècles, furent enlevés à Armavir par la ruse du roi Chabouh; et en peu de jours cette superbe ville devint un amas de ruines. On dit que la forteresse seule existait encore au milieu du V<sup>me</sup> siècle; elle fut prise par les partisans de Vassag, appelé l'Apostat, qui la détruisirent. Telle est l'histoire et l'importance d'Armavir, au point de vue historique et archéologique. — Maintenant, il nous reste à chercher la situation de cette ville si renommée dans l'histoire d'Arménie. —

<sup>1</sup> Moïse de Khorène, Hist. d'Arm. l. II. ch. XII.

<sup>3</sup> Idem, l. IV. ch. LV.

<sup>2</sup> Faustus de Byzance, Hist. l. IV. ch. LV.

<sup>4</sup> Idem, l. IV, quoique à nous cette sorte de légende semble incroyable.

D'abord, je dois avouer qu'un petit nombre d'écrivains, parmi lesquels P. J. Katerdjian <sup>1</sup>, ont supposé qu'Armavir était placée au sud de l'Araxe. Mais selon l'opinion plus commune, acceptée par un grand nombre de savants, elle était située au nord du même fleuve. Je penche pour cette dernière opinion; c'est un fait qu'on peut prouver par l'autorité unanime des historiens arméniens. Cette vérité vient d'être confirmée par la direction et par le système suivi de l'ancienne colonisation des Arméniens du dehors au dedans. Selon les relations de Sépéos <sup>2</sup> et de Moïse de Khorène, Haïg partit de Babylone, qui est au sud de l'Arménie, se dirigea vers le nord et bâtit sa demeure au côté sud d'Eraskh, et l'appela *Hark*. Après Haïg, vint son fils Arménag qui passa le fleuve, s'avança dans la plaine, arriva au pied d'Arakadz, et il y établit son habitation, et l'appela *Arakadz-odn*. A Arménag succéda son fils Armaïs; mais celui-ci ne pouvait marcher en avant, suivant la même direction, parce que les montagnes d'Arakadz s'élevaient devant lui comme une muraille, il s'étendit donc vers le Sud-ouest dans la plaine à gauche de l'Araxe et bâtit *Armavir*.

On peut tirer une autre preuve des divers mouvements des ennemis qui ont tenté d'envahir Armavir ou les villes voisines d'Armavir. Ceux qui venaient de la Perse ou de l'Arabie passaient toujours l'Araxe, mais ceux qui venaient du N. O. n'avaient pas besoin de le traverser. — Maintenant il ne nous reste qu'à étudier et à déterminer, autant qu'il est possible, l'emplacement de cette ville. Et c'est le point le plus difficile de ce problème, dont la solution, je l'espère, sera tôt ou tard le prélude d'heureux résultats.

D'abord, il me semble nécessaire, de citer un passage de Moïse de Khorène, qui pourra ensuite nous servir comme point de départ dans cette recherche. L'auteur dit <sup>3</sup>: « Archag était à *Armavir* le jour du massacre général de la race des Gamsariens, il fit écarteler leurs corps et les laissa sans sépulture » . . . et ensuite il ajoute: « Deux fossés très larges, très profonds furent creusés près de *Nakhdjavan*; on y transporta les trésors trouvés sur les chariots du bourg des Gamsariens ». De ce récit on conclut que Nakdjavan était alors un bourg, et qu'il appartenait aux Gamsariens <sup>4</sup>.

1 Histoire Universelle, tom. I. page 89.

2 Hist. sur Héraclius. l. I; Moïse, Histoire d'Arm. l. I. ch. X, XII.

3 Hist. d'Arm. l. III. ch. XXXII.

4 Aujourd'hui ce village se trouve dans le canton de Chirag dans la grande province d'Ararat, situé au Sud-ouest du fleuve de Tigor et au Nord de l'Araxe, au pied de la montagne dite *Ghulé*. En effet, selon le témoignage du P. Léonce M. Alishan, (*Description de Chirag*. 136), ce village est fort ancien. Il y a une grande église dédiée à S. Étienne, et quelques inscriptions qui portent les noms des Princes Gamsariens, Artavaad et Hrahat, et de la princesse Susanne, démontrent que cette

église aurait été bâtie au V<sup>m</sup> siècle. Près de cette église on découvrit un escalier, par lequel on descendait autrefois à une crypte de pierre.

Enfin, nous devons avertir encore qu'on ne doit pas confondre cette Nakdjavan avec la ville de Vashouragan, si renommée dans l'histoire, dont nous parlerons ci-dessous, comme semblent le faire quelques écrivains arméniens. Pour cette raison peut-être, quelques uns écrivent Նախիվան et quelques autres Նախևան ou Նախուան; quelquefois elle est citée comme un village, et quelquefois comme une grande ville.

Ce village, comme on le voit, est très éloigné d'Armavir, et par conséquent on ne peut le prendre comme le lieu exact de l'emplacement d'Armavir; mais puisqu'il est mentionné par Moïse de Khorène en même temps qu'Armavir, nous pouvons le prendre simplement comme un point de départ de notre recherche, et marcher dans la plaine d'Archarunik vers l'Araxe, où était Armavir. Et, pour avancer sans erreur, menons de Nakhdjavan trois lignes dont l'une ira à l'Est se terminer vers le confluent de Medza-mor avec l'Araxe; l'autre au Sud-ouest, se terminer vers le confluent d'Akhourian ou Arpa-tchaï avec le même fleuve; et la troisième au Sud, se terminer dans un village, appelé *T'épé-dibi*, parce qu'en ces trois points ont été trouvés et se trouvent encore aujourd'hui des vestiges d'antiquités et de ruines.

Or, une partie des voyageurs et de savants écrivains, parmi lesquels était d'abord aussi M. Fr. Dubois, qui plus tard a changé d'avis, et S<sup>t</sup>. Martin<sup>1</sup>, ont adopté le premier de ces points et ont dit que les ruines trouvées en cet endroit sont celles d'Armavir. Mais cette opinion est insoutenable, pour la raison suivante: Moïse<sup>2</sup> de Khorène nous dit, soit dans son Histoire d'Arménie, soit dans sa Géographie, que là était située Ardachad et non Armavir. Voici les paroles de cet auteur: «Ardachès étant allé à l'endroit où se mêlent l'Éraskh et le Medza-mor, vit une colline qui lui plut, y bâtit une ville qui de son nom fut appelée Ardachad». Nos lecteurs trouveront la même description chez Strabon et Plutarque, quoique ces derniers ne fassent pas mention de Medza-mor.

Un autre groupe de savants ont adopté pour Armavir les ruines qui se trouvent au second point; Ker-Porter<sup>3</sup> a placé Armavir à Kara-Kalé. P. Lucas Indjidjian<sup>4</sup> et après lui M. E. A. Hermann<sup>5</sup>, d'après les auteurs arméniens, placent les ruines d'Armavir à Surmali ou Surmari, parce qu'ils ont trouvé là des ruines d'une ancienne ville bien fortifiée par des murailles et des rochers.

On doit rejeter cette opinion comme la première, si par Surmali on entend le village et non le canton de Surmali. Et voici la première preuve négative que nous donne Moïse<sup>6</sup> de Khorène, en disant: «Erouant cherche, trouve une position *plus forte*, et transfère sa résidence royale à l'Occident sur une colline calcaire, autour de laquelle coule l'Éraskh, et à l'opposé le fleuve Akhourian». Donc, ces ruines doivent être les restes de la célèbre Érouantachad, à laquelle seule convient la situation actuelle de Surmali, et non Armavir. En outre, selon le grand géologue H. Abich<sup>7</sup>, le village de Surmali se trouve immédiatement au bord de l'Araxe, dans une position qu'on ne peut attribuer à Armavir sans une évidente contradiction avec Moïse de Khorène, qui dit que l'Éraskh était déjà éloigné de cette ville, c'est-à-dire d'Armavir.

1 Mémoires sur l'Arm. vol. I. p. 123.

2 Hist. d'Arm. I. I. ch. XXXIX.

3 Ker-Porter Travells. II. p. 640.

4 Descrip. de l'ancienne Arménie p. 500, et Géogr. de l'Arm. p. 260.

5 Descrip. de l'Arménie-Russe. p. 18.

6 Hist. d'Arm. I. II. ch. 39.

7 Geolog. Karte des Russisch-Armenischen Hochlandes.

Nous pouvons citer ici un autre fait comme une troisième preuve négative; c'est que l'ancienne Armavir n'était pas dans une position bien fortifiée par la nature (par ce qu'elle n'avait pas un fleuve autour d'elle et des rochers), comme sont aujourd'hui Surmali et Kara-Kalé. C'est un nouveau motif, pour lequel le roi Érouant abandonna Armavir, selon Moïse, en « *cherchant une position plus forte* » afin de pouvoir résister aux partisans d'Ardachès.

En outre, on sait que par suite de quelque révolution volcanique ou géologique, la plaine d'Armavir a été soulevée, et qu'en conséquence, l'Éraskh changea son cours et se dirigea vers le Sud. Mais au contraire, et selon le témoignage de M. Dubois<sup>1</sup>, et de J. Chahkatounian, le lit de l'Araxe a 3 ou 400 pieds de profondeur près de Surmali, et qu'alors les rochers à droite et à gauche n'auraient pas permis au fleuve de sortir de son lit.

Donc, s'il est impossible de placer Armavir ou à l'un ou à l'autre de ces deux points, c'est-à-dire, ni auprès de l'embouchure de l'Akhourian dans l'Araxe, ni à l'embouchure du Medza-mor et du Kassag dans ce même Araxe, on doit la placer au milieu de ces deux points, c'est-à-dire, près du village de Tépé-dibi.

Les savants, qui connaissent le mieux l'histoire et la géographie de l'Arménie sont de cet avis<sup>2</sup>. Quant à ce dernier village, on doit avertir, qu'il se trouve entre le bourg de Sardarabad et le village de Chahriar, qui est à une demi-heure de la colline d'Armavir, mais un peu vers l'Est. A une distance de deux lieues à l'Occident de Tépé-dibi, s'élève une colline de lave rougeâtre, isolée, déchirée: son sommet élevé de 300 pieds au dessus de la plaine et de 2942 pieds au dessus de la mer, est couvert de ruines et d'une muraille, selon le témoignage de M. F. Dubois. Sur le flanc ou au pied de cette colline, vers le Sud-Est, était la ville d'Armavir, parce qu'on trouve dans Moïse de Khorène, que l'Araxe passait autrefois de ce côté de la ville.

Le savant russe M. Oubaroff, qui, dans ces dernières années, fit quelques fouilles légères et insignifiantes, au pied de cette colline, trouva des vases de terre cuite, qui à son avis, appartiennent aux 3.<sup>me</sup> et 4.<sup>me</sup> siècles de notre ère. Par une autre excavation à une certaine hauteur, il découvrit des armes et d'autres objets en pierre, des signes évidents d'une grande antiquité. Mais M. Oubaroff dit que la vraie place de la ville doit être au côté Est. En effet, de ce côté de la colline qui regarde le village de Tépé-dibi, on trouva dans les ruines une grande pierre noire sculptée portant douze lignes d'une inscription cunéiforme, qui en 1869 fut copiée d'abord par le R. P. Mésrob Sembadiandz aujourd'hui évêque. Le P. Léonce M. Alishan nous assure, qu'au côté Ouest de cette colline s'étend une vaste plaine, dans laquelle on voit des vestiges d'an-

<sup>1</sup> Voyage autour du Caucase. v. 3, 13 Mars 1834, p. 419.

<sup>2</sup> P. Léonce M. Alishan, Géogr. univers. Descrip. de l'Arm. 65. — C. Ritter, Vergleich.

géogr. vol. 10. p. 465. — F. Dubois, Voyage autour du Caucase, vol. 3. p. 415. — Herrm. Abieh, Geologisch. Karte des Russisch-Armenischen Hochlandes.

ciennes constructions. L'auteur susdit pense, qu'elles sont des faubourgs d'Armavir. Au milieu de ces ruines il y a un pèlerinage, au nom de S. David, où existe maintenant une colonne ancienne, considérée comme l'emplacement d'un temple païen. On dit, qu'à côté de la colline d'Armavir, les vieux laboureurs ont rencontré de grandes racines d'arbres, et on suppose qu'elles sont les restes des anciens *platanes* d'Ararmaïs.

Je laisse aux savants critiques à établir la vérité de ces faits; je veux seulement faire remarquer, que de vastes amas de ruines, constatés et décrits par les voyageurs <sup>1</sup> avant 1819, il reste aujourd'hui peu de chose; parce que le Sardar Hussein a fait prendre dans ces ruines la majeure partie des matériaux, dont il s'est servi pour construire la forteresse de Sardarabad; et que les habitants de Chahriar se sont servis d'une autre partie de ces ruines; mais il me semble plus probable, que la terre a englouti les monuments les plus anciens. Tel est le malheureux état d'Armavir même après sa destruction.

Nous aurons aussi des preuves positives, que cet endroit doit être le véritable emplacement d'Armavir, si nous voulons observer attentivement les conditions topographiques appartenant à cette ancienne ville. D'ailleurs, nous avons prouvé, par l'autorité de Moïse de Khorène, que la ville d'Armavir était située sur la rive gauche de l'Araxe, et que vers la fin du I<sup>r</sup> siècle de notre ère, ce fleuve s'était déjà détourné vers le Sud abandonnant son lit pour former un petit bras, qui donne une eau insuffisante à la ville. Eh bien, aujourd'hui encore on montre cet ancien lit au Sud de cette colline; et les Turcs l'appellent *Kourou-Aras*, c'est-à-dire, l'Araxe aride ou desséché. C'est un fait admis aussi par le P. Léonce M. Alishan; il importe peu de savoir si c'est, en effet, le lit de l'Araxe ou de son bras, dont fait mention Moïse <sup>2</sup>.

A ce propos, enfin, je citerai un autre passage du père <sup>3</sup> des historiens ar-

<sup>1</sup> Jean Chahkatounian, *Descrip. des Trois-Églises*, t. 2. p. 31. dit avoir vu sur cette colline une espèce de tour en pierres de taille, et haute de huit coudées, dont se servit Hussein Kouli Khan.

<sup>2</sup> Hist. d'Arm. I. I. ch. 39.

<sup>3</sup> Moïse de Khorène, Hist. de l'Arm. I. II. ch. 12. — « Arménag prenant avec lui toute la multitude de ses gens, se dirige au Nord-Est, arrive, descend dans une plaine profonde entourée de hautes montagnes, traversée par des fleuves dont les eaux murmurantes viennent de l'occident. Cette plaine située à l'Est, s'étend au loin sous les rayons du soleil. Au pied des montagnes jaillissent quantité de sources limpides, qui réunies en fleuve à leurs confins, à la naissance des montagnes, au bord de la plaine, jeunes encore, se promènent comme de jeunes filles. Mais le côté Sud de la montagne qui regarde le soleil avec son blanc sommet, s'élève à pic et ne peut être parcouru qu'en trois jours par un

voyageur muni d'une bonne ceinture, et se termine doucement en pointe, c'est vraiment une vieille montagne au milieu des montagnes adolescentes. Dans cette plaine profonde s'établit Arménag, il couvre de bâtiments une partie du terrain au côté Nord et nomme conformément à son nom, le pied de la montagne du même côté Arakadz, et ses possessions d'Arakadz-oden. . . Or son fils Armaïs s'avance (vers l'Ouest) et bâtit son habitation sur une colline au bord du fleuve, la nomma de son nom Armavir, et le fleuve du nom de son petit fils Arast, Araxe ».

Les savants modernes n'ont pas cessé de donner une grande importance à ce passage si curieux. En effet, s'appuyant sur cette description, l'illustre Géographe M. H. Kiepert (*Lehrbuch der Alten Géograph.* page 81. Berlin 1878), n'hésitait pas à placer Armavir au pied Sud d'Arakadz. P. E. le Vaillant de Florival, (*Dict. hist. géogr. philol. et orit. inséré à la*

méniens vraiment digne d'une attention spéciale, dans lequel l'auteur nous trace un magnifique tableau, où, avec la vive imagination d'un poète, il fait voir en même temps la grande précision d'un habile géographe.

Peut-être pourrait-on faire cette objection : Quoique la description d'un auteur du V.<sup>m</sup> siècle soit juste et concluente en soi-même pour indiquer l'emplacement de l'ancienne Armavir et beaucoup d'autres lieux, ces indications ne peuvent nous servir pour juger justement de leur état actuel, parce que le pays d'Ararat, depuis le V.<sup>m</sup> siècle jusqu'aujourd'hui, a été sujet à de nombreuses révolutions, et par conséquent, a subi beaucoup de changements géographiques et géologiques.

Cette objection est vraie en partie, j'en conviens; et pour s'en convaincre il faut lire les historiens <sup>1</sup> d'Arménie et les ouvrages du savant P. Léonce M. Alishan, de M. Fr. Dubois, de C. Ritter et spécialement celui de M. H. Abich <sup>2</sup>. En outre, au temps de Moïse de Khorène, l'Araxe passait autour des murailles d'Ardachad, selon la description de cette ville. Maintenant ce fleuve, las de baigner les murs abandonnés, est allé promener ses ondes rapides à quelques kilomètres plus au Sud. De plus, on dit qu'un village voisin à celui de Turebi, est entièrement disparu de la rive gauche, où il possédait des jardins et des

suite de la version de l'Hist. de M. de Khorène, p. 31) place cette ville dans le canton d'Ararat, où se trouvaient Ardachad et Vagarchabad. M. C. Ritter (Vergleichende Géographie t. 10. p. 466. Berlin 1843) donnait tant d'importance à ce passage, que selon lui ce tableau suffisait pour nous indiquer parfaitement la situation d'Armavir à Topadébi ou Tépé-dibi et celle de ses environs; en outre, il se plaint que les commentateurs de la Géographie de Moïse de Khorène n'aient pas su bien l'apprécier, et que lui-même n'ait pas sous les yeux une version exacte en allemand.

Quant à moi, muni de différents exemplaires du texte arménien, j'ai essayé d'approfondir le sens historique et géographique de ce passage; et voici mes observations et l'explication que je donne du passage. La plaine profonde où descend Arménag, est comprise entre le cône d'Arakadz et celui d'Ararat; elle commence à Surmalî et s'étend bien loin de l'Araxe vers la province de Nakhdjivan. Elle a pour limites au N. l'Arakadz-odn et les villes d'Érivan et Vagarchabad; au Sud le Pied de Masîs; à l'É. la province de Charour; à l'O. le confluent de l'Akhourian avec l'Araxe ou mieux Surmalî. Les fleuves murmurants qui viennent de l'Occident et traversent la plaine, sont l'Akhourian qui sort d'un lac appelé *Arpa*; et Araxe qui descend des montagnes appelées Bingheul-dagh. D'autres montagnes d'où jaillissent des sources limpides, s'appellent Kéghami, entre le lac du

même nom et le canton de Chirag; elles se divisent, dit-on, en 24 monticules. « Par la montagne qui regarde le soleil avec son blanc sommet s'élevant en pic », on peut entendre aussi bien le grand pic d'Arakadz, appelé Alaghœz, que le grand Massis; mais il me semble beaucoup plus probable de pencher pour le dernier, qui est en effet, au Sud non seulement des montagnes susdites, c'est-à-dire d'Arakadz, mais encore au Sud de la plaine dont parlait Moïse. Mais toute la force de ce passage consiste en ce qu'il ajoute que, après beaucoup d'années, (c'est-à-dire, quand la partie Nord-Est de cette plaine était déjà couverte d'habitations) son fils Armaïs s'avança vers l'O. et bâtit sa demeure. Où? Sur une colline. Le mot *une* à propos indiqué ici par l'auteur, nous donne un sens qui exclut toutes les autres collines de cette plaine à gauche de l'Araxe, c'est-à-dire, *unique* colline, *isolée*.

Dans quel emplacement? Au bord Nord du fleuve Araxe, et vers le N. O. de la même plaine. En effet les voyageurs et les Cartes géographiques indiquent encore aujourd'hui cette colline près du village appelé Tépé-dibi, situé au bord nord de l'ancien gué de l'Araxe. Donc, on peut conclure que la place d'Armavir indiquée ici est un fait bien prouvé aussi par Moïse de Khorène.

1 Arakel de Tabris, Matthéos Urhaedzi, Ghiraghos et Vartan.

2 Géolog. Forschungen in den Kaucaischen Ländern, II. Theil. p. 395-415. Wien 1882.

champs. On s'étonnera, dit Fr. Dubois, que traversant une plaine uniforme, on trouve cependant l'Araxe à une si grande profondeur au-dessous du niveau de la plaine dans la partie supérieure de son cours ; tandis que dans sa partie inférieure, il est presque au niveau même de la plaine à très peu de chose près. Cela prouve donc, que malgré son uniformité, cette plaine est encore beaucoup plus inclinée de l'O. à l'E. que le cours même du fleuve. Certainement, ces phénomènes géologiques et d'autres encore sont produits par les tremblements de terre et par l'éruption volcanique du mont Ararat<sup>1</sup>.

Maintenant si on me demande quel fut le sort d'Armavir et de l'Araxe, pendant cette catastrophe, je répondrai que cette fille de Neptune, c'est-à-dire, l'Araxe, selon le témoignage du P. Léonce<sup>2</sup> M. Alishan, subit de fortes convulsions, sortit de ses bords, se divisa en plusieurs branches ; mais il est très probable qu'il ne changea entièrement son lit, que dans la partie inférieure de son cours et en face d'Agori. En outre, il me semble qu'en même temps cette grande nourrice d'Armavir ne cessa jamais ainsi que Neptune de défendre les précieux restes de cette ville. En effet, Fr. Dubois nous certifie que dès les

1 A quelle époque aurait eu lieu cette catastrophe ? On ne peut facilement l'établir. Mais on sait que du temps de S.<sup>t</sup> Ephrem et plus tard nous ne trouvons aucun souvenir de tremblement de terre et d'éruption spéciale pour l'Ararat jusqu'en 1679, année dans laquelle se produisit peut-être l'un des plus désastreux, qui renversa le superbe palais du roi Tiridat à Garni. Mais on doit remarquer que ce tremblement de terre, quoiqu'il prit son point de départ du mont Ararat, ne s'étendit qu'au Sud-Est de l'Araxe et arriva jusqu'à Van, causant d'immenses désolations, laissant intacte la partie Nord de la plaine d'Armavir.

En effet, dans un manuscrit ancien (si riche et si intéressant par de nouvelles données, et publié à Venise dans l'imprimerie de S.<sup>t</sup> Lazare, par les PP. Meckhitaristes en 1881, avec la traduction française) de la Géographie de Moïse de Khorène, dont la date manque, il y a un passage, où le commentateur parlant de la province d'Ararat, indique soigneusement les noms des cantons, des montagnes, des villes, des fleuves et de leurs sources, parmi lesquels il cite Armavir et Éraakh en ces termes : « L'Éraakh laisse la ville d'Armavir et l'Arakadz-odn vers le nord. L'Araxe passe à l'orient de la ville de Vagharchabad . . . Après il ajoute que « le fleuve Azad tombe dans l'Araxe vers le Sud. Ici est bâtie la ville d'Ardachad, où étaient autrefois les affluents de Medza-mor ; mais aujourd'hui le fleuve Medza-mor a changé son cours, et il mêle ses eaux à celles de l'Araxe et de l'Azad à l'occident ». Ces dernières paroles semblent prouver, que le commentateur, ou était contemporain du grand événe-

ment de 1679, ou venait peu après. Ce passage très intéressant, dont j'ai rapporté seulement quelques mots, est une confirmation explicite des observations que j'ai faites plus haut sur un passage de l'Histoire de Moïse de Khorène, et prouve encore qu'à son époque et malgré ce grand changement, les ruines d'Armavir existaient.

Après le tremblement de terre de 1679, vint la catastrophe de 1840 (20 juin), pendant laquelle, on dit, que le père des monts volcaniques l'Ararat, ayant accumulé dans son sein la force de Pluton montra sa colère séculaire (Moïse de Khorène dans son Hist. I. I. c. 31 fait mention d'une catastrophe du mont Ararat ; Tigrane I, contemporain de Cyrus, installa aux extrémités de ces ruines, les descendants d'Astyage) : Après une détonation soudaine survint un terrible tremblement de terre, qui avait son centre dans l'Ararat ; la terre s'entrouvrit tout-à-coup ; les monticules s'écroulèrent en mugissant ; d'immenses rocs bondirent dans l'air avec un grand fracas. De ce terrible géant, placé entre le ciel et la terre, jaillit un grand fleuve de boue ardente et étincelante, qui courut comme un dragon dans la plaine fertile, et engloutit la faune et la flore, ainsi qu'un village entier appelé Agori avec les habitants, laissant un spectacle désolant parmi les populations du pays et un triste souvenir dans l'histoire de l'humanité. M. H. Abich a étudié cette grande révolution de la nature avec toutes ces phénomènes historiques et géologiques, dans un ouvrage déjà mentionné.

2 Géog. Univ., Arménie.

premiers temps ont eu lieu des éruptions du mont Ararat, que l'on voit des vestiges de lave dans cette plaine; mais il ajoute, que devant les ondes rapides et froides de l'Araxe, les coulées de lave se sont arrêtées en grande partie sur le sommet de la rive gauche, où elles forment jusqu'à Hadjibaïramlou, une muraille menaçante à pic. La coulée de lave n'a dépassé l'Araxe qu'en face de Surmali, où les deux rives offrent le même escarpement. — En outre, la position élevée de la plaine du côté Nord-Ouest du fleuve pouvait peu à peu ralentir et naturellement arrêter le cours de la coulée de boue. En un mot, après cette grande catastrophe, les voyageurs ont vu encore la mémorable colline d'Armavir d'une hauteur de 300 pieds au dessus de la plaine. Cette pyramide naturelle, dans laquelle sont enterrés les restes des rois Haïgazouni et d'autres encore, n'a pas cessé aujourd'hui même, d'être un signe évident de l'existence d'Armavir, qui invite les voyageurs passionnés de l'histoire des nations à explorer cette contrée.

Car non seulement Armavir, mais d'autres villes encore bien importantes, et d'autres ruines du monde antique nous attendent sur la rive gauche de l'Araxe; ces villes fleurirent temps à autre et retombèrent en décadence; parmi elles sont dignes d'une attention spéciale *Erouantagherd, Pakaran, Erouantachad, Vagharchabad, Douïne, Karni, Ardachad* et *Nakdjevan*. Mais pour la brièveté, je me borne à parler de ces deux dernières seulement, que nous trouvons mentionnées tant chez les historiens latins et grecs que chez les arméniens.

II. On sait que dans la nuit des temps Nakdjevan existait déjà. Plus tard Ptolémée <sup>1</sup> fait mention de cette ville, l'appelant *Naxuana*, au 88° 50' de long. et 42° 45' de latitude.

Les écrivains latins semblent quelquefois confondre cette ville avec Artaxata, ou disent du moins qu'Artaxate était située fort près. Tacite dit que l'Araxe passait près de la ville et que ce fleuve n'est qu'à sept lieues de Naxuana. Les Arabes l'appelaient نَشَبِي نَسْخِي *Néschévy*.

Selon la tradition des Arméniens, Nakdjevan est vieille comme l'histoire, et ils la font remonter jusqu'à Noë. Je ne m'arrête pas ici à combattre cette tradition, qui peut-être s'appuie sur quelque monument <sup>2</sup> de ce patriarche laissé en Ararat, selon les traditions universellement suivies dans le N. O. de l'Asie et chez les Juifs d'Alexandrie; traditions qui ont placé constamment la scène de ce grand événement biblique, c'est-à-dire du Déluge et de la descente de l'arche sur l'Ararat d'Arménie. Mais j'aime mieux aller toujours du connu à l'inconnu. Ainsi donc, il y a déjà avec vraisemblance que l'antiquité de cette ville célèbre ne doit pas dépasser le VI<sup>m</sup> siècle avant Jésus Christ, que Érouant l'un

<sup>1</sup> Géographie, lib. V. c. 13.

<sup>2</sup> Dans un manuscrit du S.<sup>r</sup> Lazare; le Docteur Vartan, auteur d'une *Géographie Uni-*

*verselle*, parlant de Nakdjevan, dit, qu'il y a le tombeau du grand patriarche Noë et de sa femme appelée *Noëmsara*.

des rois de la dynastie Haïgazounienne, en commença la construction, et qu'ensuite son fils Tigrane I, le grand allié de Cyrus l'acheva et en fit sa capitale. En effet, nous trouvons dans la *Cyropédie* de Xénophon une confirmation implicite de ce fait. L'auteur grec dans le III<sup>me</sup> Livre ch. 1, dit : « Le roi d'Arménie ayant ouï l'envoyé de Cyrus, fut fort troublé; sa crainte était encore augmentée, quand il se représentait qu'on pourrait aisément s'apercevoir du *dessein qu'il avait de fortifier le lieu de sa résidence et de la mettre en état de soutenir un siège* ». Et dans le deuxième livre, on voit la description de ses environs et la distance qu'il y a entre elle et les confins de la Perse. Cette description et d'autres allusions de l'auteur grec semblent bien convenir à Nakdjevan.

Moïse de Khorène dans son histoire <sup>1</sup> du règne de Tigrane, fait deux fois mention de cette ville, l'appelant toujours *Fort de Nakhdjevan*. En outre, il ajoute que c'est là qu'il fit installer en partie les captifs Mèdes. La tradition même de l'Arménie tient que Nakhdjevan était la ville la plus ancienne à l'orient de l'Arménie.

Cette ville était située au N. E. de l'Araxe, par 39° 12' 27" de latitude, et 43° 3' 31" de longitude, selon le méridien de Paris; sa hauteur au-dessus du niveau de la mer était de 2683 pieds. Elle était éloignée de deux lieues de l'Araxe, et d'une lieue du *Koga-tchaï*.

A la fin du I.<sup>er</sup> siècle de notre ère, selon le témoignage de Thomas <sup>2</sup> Ardrouni, Nakhdjevan fut le refuge d'Ardachès II, roi d'Arménie, qui seul entre les enfants de Sanadroug put échapper au massacre ordonné par Érouant; Ardachès s'y fortifia et remporta la victoire. A la fin du VI.<sup>me</sup> siècle, les Satrapes de l'Arménie, voulant secouer le joug des empereurs grecs et persans, se réunirent dans cette ville; mais leur projet ne réussit pas. En 654 cette ville fut subjuguée par les Sarrassins après une grande défaite des princes de Vasbouragan, dont elle était déjà la capitale. A la fin du IX.<sup>me</sup> siècle les Arméniens l'enlevèrent de nouveau. Mais à partir de cette époque le sort de Nakhdjevan fut très variable; après tant de maîtres différents, elle traversa tous les siècles, laissant derrière elle quelques monuments de sa gloire passée. Elle a eu plusieurs époques brillantes; l'une de celles qui lui donnèrent le plus de relief, fut celle où elle devint l'une des résidences des rois particuliers de l'Arménie et atabeks de l'Aderbaidjan. On dit que la majeure partie des monuments de cette ville date de cette époque; parmi eux on comptait 800 églises au milieu du XI.<sup>me</sup> siècle. Au commencement du XVII.<sup>me</sup> siècle, les guerres continuelles de Chah-Abas la livrèrent aux mains cruelles des Kurdes. Alors précisément la belle Nakdjevan fut obligée de participer au sort de sa soeur aînée, c'est-à-dire, Armavir. Cette *Nakchi-djihan* des Arabes, c'est-à-dire, Peinture du monde, disparut de la face de la terre. L'Araxe passe non loin de cette ville depuis des siècles et ne cesse

<sup>1</sup> Hist. d'Arménie, l. I. ch. 30.

<sup>2</sup> Histoire 555.

jamais de répandre des torrents de larmes. Les voyageurs qui ont passé pendant le XVII.<sup>me</sup> siècle à travers la Vallée de l'Araxe, ont vu son mausolée et ses restes gigantesques, comme on les voit encore aujourd'hui.

Tavernier <sup>1</sup>, à la vue de cette ville fut fort étonné, et dit qu'on y voyait les vestiges d'une immense mosquée, une des plus superbes de l'Asie, élevée en mémoire de la sépulture de Noë; et qu'à la porte de cette ville on voyait en face du fleuve une tour de belle architecture, qui offre l'aspect de quatre tours réunies ensemble, et surmontées d'une espèce de pyramide, qui semble être formée de douze petites tours; au milieu la forme se change, et se présentent quatre faces, qui se rétrécissant continuellement vont se terminer en manière d'obélisque; en dedans et au dehors elle est ornée d'un beau vernis avec des fleurs en relief. Fr. Dubois, qui mit deux jours entiers à visiter la ville et les environs, dit, qu'il a vu en face de la porte d'entrée un autre monument communément appelé la Tour d'Atabec Kambesi. La tradition rapporte qu'une princesse poursuivie par son amant, se réfugia au haut de cette tour et se précipita en bas. Je laisse la description particulière de ces ruines aux archéologues, et je reviens à Ardachad.

III. A l'Est d'Érivan jusqu'au pied des montagnes de Kégham s'étend une plaine, qui fut le théâtre de nombreux combats décisifs; au Sud elle arrive jusqu'au bord de l'Araxe; dans cette partie de la plaine se trouvent les ruines des deux capitales anciennes et grandioses de l'Arménie, c'est-à-dire Douine et Ardachad. Au Sud-ouest de Douine, près des fleuves Araxe et Azad, se trouve Ardachad, non loin du village d'Ardachir, presque entièrement enterré. On ne doit pas confondre la glorieuse ville d'Ardaxias avec ce village; bien qu'il soit ancien, il doit son origine ou au premier roi des Sassanides, ou plus probablement à Ardachès III, dernier roi d'Arménie, qui s'appelle aussi Ardachir.

L'origine et l'emplacement d'Ardachad ou Artaxiasata sont si clairement décrits par Strabon <sup>2</sup>, qu'on ne peut avoir aucun doute. Le prince des géographes anciens dit: « Artaxate fut bâtie sur le plan qu'Annibal en donna au roi Ardaxias, qui en fit la capitale de l'Arménie ». Voilà l'origine d'Ardachad. « La ville est située, continue le même auteur, dans un coude que la rivière de l'Araxe fait en forme de péninsule, si bien que l'enceinte de cette rivière lui tient lieu de muraille, excepté à l'endroit où est l'isthme; mais cet isthme est fermé par un rempart et par un large fossé. La campagne des environs est appelée par les écrivains romains « *Campus Artaxenus* ».

Qui pourrait imaginer qu'Annibal soit venu des côtes de l'Afrique jusqu'à l'Araxe, pour servir d'ingénieur à un roi d'Arménie? Est-ce une tradition encore vivante dans la population <sup>3</sup> grecque ou chez les Arméniens grécisés

<sup>1</sup> Voyages en Turquie et en Perse, 1. ch. VIII. p. 61.

<sup>2</sup> Géographie, l. XI. p. 528.

<sup>3</sup> Tavernier, Voyages en Perse, t. I. c. VI,

dit: « qu'il y a une tradition antique que les peuples qui habitaient entre les Alpes et le mont Jura, qui fournirent une légion à Alexandre le Grand, et lui rendirent service dans

en Asie Mineure ? est-ce un fait historique ? Je ne saurais l'affirmer. Chez les historiens arméniens on ne trouve aucune mention de ce fait. Et Cornelius Népos dans la biographie d'Annibal garde à ce sujet un profond silence.

Cependant Plutarque<sup>1</sup>, son contemporain, l'affirme, et dit que ce fameux Africain, après la défaite d'Antiochus par Scipion l'Asiatique, s'enfuit en Arménie, où il donna mille bons avis à Artaxès, entre autres celui de bâtir Artaxata dans la situation la plus avantageuse de son royaume. Quoiqu'il en soit, il me semble, que l'on ne peut douter de la vérité de cet événement, parce qu'Annibal espérait trouver un appui chez le nouveau conquérant d'Arménie; en outre, il ne pouvait de la Syrie passer en Bithynie par la mer Méditerranée, sans tomber dans les mains des Romains, qui s'étaient déjà emparé des passages.

Cette description du géographe grec a vraiment une grande importance, et il semble qu'il a vu de ses yeux cette ville, ou lu ses fastes glorieux chez quelque auteur ancien. Je regrette cependant qu'il n'indique pas à quelle source il a puisé cette tradition, mais surtout qu'il dise expressément qu'Annibal «Και ἀρξάντος ἀμφοτέρων . . . , ἐπὶ τῷ Ἀράξῃ.» Quelle était cette autre ville ? peut-être celle qu'Agathange<sup>2</sup> appelle le *Château ou forteresse d'Ardachad*. Dans l'édition d'Amsterdam<sup>3</sup> ce passage est marqué de signes de mutilation. Nous le recommandons aux savants, en attendant un autre exemplaire du texte.

Fixant ainsi l'origine et la naissance de cette belle cité sous la voûte azurée de l'Arménie et dans la fertile plaine de l'Araxe, deux siècles av. J. C. on peut imaginer, combien d'événements se sont succédé, dans une période de six siècles ! Combien d'armées s'y sont rencontrées et brisées ! Tantôt les légions romaines, tantôt les plus braves troupes des Perses accoururent pour la déponiller de son diadème et d'autres insignes. Que de sang a dû couler dans l'Uraxe ! Combien de héros ne sont-ils pas tombés et enterrés devant ses murailles superbes, pour enlever cette pomme d'or ! Combien de faits glorieux ne se sont pas accomplis par le Christianisme et durant le Christianisme ? C'est l'histoire qui doit parler, je garde la vérité.

Strabon<sup>4</sup> nous certifie qu'Artaxias ayant établi sa résidence à Ardachad, étendit ses conquêtes sur les populations voisines et s'empara de quelques parties de la Médie, de l'Ibérie, du pays des Calybes, de la Catoanie et de la Syrie; il y fit transporter différentes colonies de l'Asie Mineure, et leur

ses conquêtes, s'établirent dans cette partie de l'Arménie, c'est-à-dire entre Ériwan et le mont Ararat, à cause de la grande ressemblance de cette région avec leur pays ». On doit donc chercher l'origine de la tradition de l'auteur grec parmi cette population, dont une partie revint plus tard dans sa patrie; ou plus pro-

bablement chez la colonie grecque qu'Artaxias, en 180 av. J. C. conduisit de l'Asie Mineure en Arménie.

1 Hist. in Lucullo, l. III. p. 36.

2 Agathange, p. XLIX et L.

3 Édi. Amst. J. Wolters. MDCCVII

4 Géographie. l. XI. p. 528.

donna ordre de ne parler qu' une seule langue, soit grecque ou arménienne. On peut donc très probablement déduire de ce fait, que dès ce temps le nombre des habitants d' Ardachad était déjà considérable, et qu' avec ses différentes colonies existaient aussi en cette capitale des cultes différents, et des moeurs.

Mais avec la mort de ce conquérant et pendant la domination des Parthes, la fortune d' Ardachad déclina rapidement en un court espace de temps. C' est en effet l' époque d' une grande incertitude dans l' histoire de l' Arménie, selon le témoignage de Moïse de Khorène; mais on peut conclure de Strabon et de Moïse <sup>1</sup> de Khorène que les rois Arsacides loin d' abandonner Ardachad, la rendirent inexpugnable par de nombreuses forteresses, dont le géographe grec cite trois seulement, c' est-à-dire, *Artaghers*, *Babrysa* et *Olana*.

Quoique quelques uns des rois Archagouni eussent leur résidence d' hiver à Medzbin, ils venaient cependant passer le printemps à Ardachad et Armarvir, pour goûter les délices de la vallée de l' Araxe et des montagnes d' Ararat et d' Arakadz. Strabon nous assure qu' Olana, château bâti sur une montagne, était le lieu des trésors des rois Tigrane et Ardavaste. Pakouan et Pakaran étaient leur Panthéon; Karni était leur villa, et les sources de Kin leur lieu de chasse pour les sangliers et les ânes sauvages. Moïse <sup>2</sup> de Khorène raconte que le roi Ardavaste II, fils d' Ardachès II, passant sur le pont de la ville d' Ardachad pour aller chasser les sangliers et les ânes sauvages, près des sources de Kin, l' esprit troublé par quelque accès de folie, errant çà et là, à cheval, tomba dans un vaste abîme et disparut entièrement; à la suite de ce fait les poètes de Coghtan chantaient: « Si tu vas à cheval chasser sur le noble Massis, les braves te prendront, te mèneront ainsi sur le noble Massis; tu resteras là et tu ne verras plus la lumière ».

Tacite <sup>3</sup> nous dit qu' au milieu du I.<sup>er</sup> siècle, sous Néron, quand Corbulon, général romain, vint en Arménie, il trouva que la capitale Ardachad était bien fortifiée <sup>4</sup> par de doubles murailles et par la citadelle. De superbes édifices, au milieu desquels s' élevait le palais royal, la décoraient de toutes parts. Le roi Tiridate, pour ne pas décourager les siens, ne voulut ni se fortifier ni rester

<sup>1</sup> Hist. d'Arm. l. II. ch. 51.

<sup>2</sup> Hist. d'Arm. l. II. ch. 61.

<sup>3</sup> Annales, XIII, XXXIV, XXXXII.

<sup>4</sup> La forteresse était placée à l' extrémité nord de la vaste enceinte de la ville; selon Fr. Dubois elle avait la forme d' un demi-cercle, dont la corde était tournée vers l' extérieur de la ville. Elle avait 1,350 pas de tour ou une verste par le sommet intérieur du rempart ou de la muraille, qui était construite en briques jointes avec de la terre glaise. La muraille, de 50 en 50 pieds, était flanquée d' une demi-tour ou plate-forme semi-circulaire. Une

seconde muraille, distante de 50 pieds de la première, l' entourait complètement avec la même disposition de plate-forme, en faisant une assise générale d' une quinzaine de pieds au-dessus du mur intérieur. Un grand fossé maintenant en grande partie à sec, jadis alimenté par le Medza-mor, ou peut-être par l' Araxe, faisait le tour de la forteresse.

Au centre s' élevait le palais royal, bâti en briques, aujourd' hui amas ou plutôt colline de déblais d' une trentaine de pieds de haut et de 70 pieds de long et de large par le sommet.

dans la ville; et pour diviser les légions romaines et leurs forces, il simula une *fuite à la manière des Parthes*. Mais la sagacité de Corbulon s'en aperçut et il se défendit avec habileté. Les habitants alors se rendirent à l'ennemi pour épargner leur ville. Mais la barbarie militaire ne l'épargna pas, elle la brûla et la dévasta, parce que les légions romaines n'étaient pas suffisantes pour la garder longtemps, et selon le beau témoignage du père <sup>1</sup> des poètes latins « *Pontem indignatus Arax* », c'est-à-dire la population de la vallée de l'Araxe était toujours menaçante et prête à secouer le joug des Romains.

Nous lisons chez les historiens <sup>2</sup> grecs, qu'Ardachad ne resta pas longtemps désolée, mais que bientôt elle se releva de ses ruines comme le phénix de la fable, en prenant le nom de *Néronia*. C'est un signe évident des relations intimes du grand empire romain avec le royaume d'Arménie, sous Tiridate et Néron. Mais il me semble plus probable que cette ville si cruellement renversée par Corbulon ne pouvait sitôt se relever entièrement; et qu'une grande partie de ses vastes ruines devint l'habitation des hiboux, qui avec les ondes de l'Araxe ne cessèrent de pleurer sur elle jusqu'au roi Ardachès II. A la fin du premier siècle de notre ère celui-ci la fit reconstruire, selon le témoignage de Moïse de Khorène, au confluent du Medza-mor et de l'Éraskh, et lui redonna son nom, la rappelant presque de la mort à la vie; il la décora de nombreuses statues et y construisit un grand temple, où il amena de Pakaran la statue de l'Artémis et toutes les idoles de ses pères, et transporta des monuments d'Érouantachad, d'Armavir et d'autres encore.

La description de la nouvelle Ardachad donnée par Moïse <sup>3</sup> de Khorène, correspond justement avec celle de Strabon, quoique les deux Ardachès soient différents. Je ne m'arrête pas ici à discuter si le père des historiens arméniens avait lu Strabon, ou si au contraire, il ignorait la tradition de ce dernier; mais je dis seulement que ces dernières paroles de Moïse démontrent plutôt qu'Ardachès ne fut pas le premier fondateur d'Ardachad, mais le restaurateur de l'ancienne capitale d'Artaxias; les voici: « *Ardachès ajoutant encore à la magnificence d'Ardachad, en fit une ville de résidence royale* ».

Ardachad vit doubler le nombre de ses habitants par les Juifs captifs, qu'Ardachès tira de la ville d'Érouantachad et y établit. Dès lors cette ville ne tarda pas à arriver au comble de la magnificence et de la puissance. Ce n'est pas seulement Moïse de Khorène qui raconte sa splendeur sous le règne d'Ardachès II; mais des écrivains <sup>4</sup> grecs, des Homères et des Ossians de Cogh-tan <sup>5</sup>, sources véridiques et populaires, qui chantent sa gloire passée. Les réceptions des ambassadeurs romains et persans d'un côté, les grands triomphes

<sup>1</sup> Virgil. M. *Enéide*, l. VII. v. 728.

<sup>2</sup> Dion Cassius, lib. LXII. apud Xiphil. page 187.

<sup>3</sup> Hist. d'Arm. l. II. ch. 40.

<sup>4</sup> Ariston de Pella.

<sup>5</sup> Il est compris dans la province de Siounik, à l'Est de Nakhdjewan.

contre les Alains et les splendides noces du jeune roi Ardachès avec la princesse des Alains d'un autre côté, augmentèrent les fêtes et l'éclat d'Ardachad. Selon ces chants, « une pluie d'or tombait en abondance au mariage d'Ardachès, une pluie de perles tombait en abondance au mariage de Satinig ». De ces chants populaires si riches et si nombreux, dont Moïse de Khorène cite seulement quelques morceaux dans son Histoire, on peut facilement voir que cette époque fut vraiment le développement de la civilisation, de la poésie et de la langue classique d'Ararat, et qu'Ardachad était le foyer de toutes ces lumières intellectuelle et politique et le centre de tout ce mouvement.

Cette ville fut non moins grande à la mort d'Ardachès qu'aux jours de ses victoires et de ses noces. La foule qui l'accompagna à la tombe était plus nombreuse que celle qui le suivit à la victoire. « Quelle pompe ne déploya-t-on pas de mille manières (dans la capitale), dit Moïse<sup>1</sup> de Khorène, pour rendre honneur à ses dépouilles mortelles, avec tout le bon ordre des nations civilisées et non à la manière des barbares. Autour de son tombeau eurent lieu bien des morts volontaires : Ses femmes bien aimées, ses concubines, et ses fidèles esclaves se donnèrent la mort ». Voilà la dernière gloire de l'Arménie païenne qui vient mourir à Ardachad, pour donner place aux fastes plus glorieux de l'Arménie chrétienne.

Les successeurs d'Ardachès y établirent leur résidence pendant 100 ans. Vagharchag fit de Vagharchabad la capitale de l'Arménie. Vers l'an 344, Ardachad redevint pour quelque temps la résidence des rois, qui la quittèrent ensuite à cause de l'insalubrité de l'air pendant l'été. Il me paraît probable que cette insalubrité provenait de l'éloignement de l'un ou de l'autre de ses fleuves. Ils vinrent se fixer à Douine, qui dès lors devint l'émule de la ville d'Ardachès. Mais on doit dire que celle-ci, jusqu'à la moitié du IV.<sup>me</sup> siècle, tenait encore un rang supérieur entre toutes les villes de la Vallée de l'Araxe, excepté Vagharchabad, qui, sous le règne du roi Tiridate le Grand, devint le foyer de la religion chrétienne, de la littérature et des sciences de l'Arménie. En effet, vers la fin du quatrième siècle, Faustus<sup>2</sup> de Byzance la cite encore comme la ville la plus grande de l'Arménie et sa population était très considérable. Vers l'an 370, après la prise du roi d'Arménie, Arochag II, par la trahison du roi des Perses Schabouh II, les armées persanes s'emparèrent d'Ardachad, qui renfermait neuf mille maisons de Juifs et quarante mille maisons arméniennes, en détruisirent tous les monuments et emmenèrent les habitants en captivité. Mais Ardachad, cette seconde Méduse, releva la tête, et tint un rang fort considérable parmi les cités de l'Arménie.

Dans la première moitié du V.<sup>me</sup> siècle, la religion de Zoroastre et les temples du feu s'érigèrent à Ardachad en face de la religion de J. C. et de

<sup>1</sup> Hist. d'Arm. I, II. ch. LX.

<sup>2</sup> Livre IV. ch. 55.

sa croix, par la violence et par la fraude du roi Jezdedjerd. Mais en 450, on y tint <sup>1</sup> un grand concile national arménien, présidé par le patriarche Joseph, qui fit au roi de Perse une réponse décisive dont le souvenir, quoique immortel dans l'histoire de l'Arménie, coûta cher à Ardachad. En effet, elle souffrit beaucoup pendant les guerres qui désolèrent l'Arménie dans les cinquième et sixième siècles, selon le témoignage de Lazare <sup>2</sup> de Pharbe. En 798, il n'est plus question de cette ville puissante que comme d'un bourg assez peu considérable, dépendant du domaine particulier des patriarches, et qui bientôt après fut pris par Khousima, gouverneur de l'Arménie pour les Califes <sup>3</sup>.

Dès lors le soleil de la fortune d'Ardachad se coucha pour ne jamais se relever. Les voyageurs des siècles suivants, qui passaient du côté N. E. de l'Araxe, l'ont cherchée à tâtons ; et quelques uns, ne trouvant plus l'Araxe autour des murailles ruinées d'Ardachad, ont prétendu que ces vastes décombres ne pouvaient pas être les ruines de cette ville, sans se douter que le cours de l'Araxe pouvait avoir changé ; ce qui est vrai. En effet, dans un manuscrit de la Géographie de Moïse de Khorène, que j'ai déjà mentionné, le commentateur anonyme dit : « Ici est bâtie la ville d'Ardachad, où était autrefois le confluent du Medzamor et de l'Araxe ; mais aujourd'hui le fleuve de Medza-mor <sup>4</sup> a changé son cours, et il se mêle avec l'Araxe à l'occident.

Chardin <sup>5</sup> nous donne beaucoup d'informations sur les ruines de cette ville ; mais on doit avertir que ce voyageur ne visita pas lui-même les ruines d'Ardachad, il rapporte plutôt le témoignage des habitants qui lui racontèrent une foule de merveilles. Ainsi donc ces informations ne sont pas précises et d'ailleurs il confond les restes du palais de Tiridate, communément appelé Takhti-Terdad de Karni avec les ruines d'Ardachad.

Tavernier <sup>6</sup>, l'un des plus savants et habiles voyageurs du XVII.<sup>me</sup> siècle qui, à diverses reprises, visita cette capitale désolée, nous assure que l'on voyait les ruines d'une ancienne ville nommée Artaxate, qui attestent qu'autrefois, elle était une grande cité. L'auteur, place très exactement cette ville entre Khorvirab et Érévan <sup>7</sup>. Il ajoute qu'au milieu des ruines on voyait les restes d'un grand palais.

Qu'est-il resté maintenant de la grandeur et de la magnificence de cette ancienne capitale de l'Arménie ? Presque rien. Tournefort <sup>8</sup>, qui après Tavernier vint la visiter, fut fort étonné de ne pas trouver près de Khorvirab les riches ruines décrites par Tavernier ; et à son retour à Paris il disait qu'il ne saurait se consoler d'avoir passé près de Khorvirab sans avoir été à Ardachad.

1 Elisée. II. 19.

2 Hist. d'Arm. 94.

3 J. Patriarche. ch. 12.

4 On doit dire Araxe et pas Medza-mor, parce que l'Araxe était éloigné et recevait les autres fleuves à l'occident.

5 Edit. in-folio 261.

6 Voyages en Turquie et en Perse. I. I. c. 7.

7 Voy. P. Lucas Indjidjian, Géogr. Asie. t. I. p. 287.

8 Voyage au Levant, Lettre XIX.

Fr. Dubois<sup>1</sup> et le P. Léonce M. Alishan<sup>2</sup> nous parlent des vestiges d'une double muraille et d'une citadelle. Le premier de ces auteurs, qui les visita personnellement, dit que vers le Sud, au centre de vastes remparts, se trouvent une dizaine de collines tumulaires formées uniquement de débris de vases et d'ossements brûlés. Elles ont de 15 à 20 pieds d'élévation. La poterie de ces vases déterrés très remarquable, en ce qu'elle était vernissée, émaillée comme notre poterie ordinaire, de dessins jaunes ou verts. Car, ajoute l'auteur, ni l'Antiquité, ni la Grèce, ni le nord de l'Allemagne n'en ont offert d'exemples. Quelques murailles qui reliaient ces collines funéraires entre elles, renfermaient des jardins. Le principal quartier de la ville était entre ces collines et la forteresse.

Après ces courtes observations historiques et géographiques concernant ces trois grandes villes, on peut facilement comprendre quel rôle pouvaient jouer, et en effet, ont joué les habitants de la Vallée de l'Araxe sur le grand théâtre du monde ; et cependant nous n'y trouvons plus maintenant que des monuments peu considérables et souvent incertains. D'où vient ce phénomène si curieux, cette énigme si difficile à résoudre ? Là où les faits cessent de parler, il nous faut recourir à la philosophie de l'histoire. Elle nous dit que les calamités<sup>3</sup> effroyables et les catastrophes de la nature d'un côté, et de l'autre des ennemis<sup>4</sup> implacables, les invasions<sup>5</sup> continuelles des barbares ont renversé tout, ont enterré tout. Et plus fatale que toutes les autres causes a été la négligence apportée aux explorations et aux fouilles, négligence qui a imprimé sur le frontispice de l'Arménie cette sentence funeste : *Pays abandonné ! pays sans aucun monument et importance !* Mais contre cette sentence déplorable n'ont pas cessé et ne cesseront jamais de crier les différents monuments d'une grande antiquité, découverts par accident et sans aucune recherche, et dont une dizaine sont des inscriptions cunéiformes. Qui ne connaît la magnifique tête et la main d'une statue de bronze, trouvée dans ces dernières années, près d'Ersinghan (*Երսինգան*), appelée *Anaitica regio* par Pline, 5, 20, 1. et ? Oui, ce sont les plus belles productions de l'art grec au IV.<sup>me</sup> siècle av. J. C. portées en Arménie par les conquérants Ardachès et Tigrane. Maintenant elles se trouvent dans le Muséum Britannique (Table 207) et représentent l'Aphrodite, ou mieux selon le catalogue du susdit Muséum, Artémis<sup>6</sup>. Cette découverte est une confirmation irréfutable des XII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> chapitres du II.<sup>me</sup> livre de l'Histoire de Moïse de Khorène, et de CIX<sup>e</sup>, CX<sup>e</sup> et CXIII<sup>e</sup> chapitres d'Agathange.

1 Voyage autour du Caucase, t. III. p. 408.

2 Géogr. Univers. Arm. 139. p. 72.

3 V. P. Lucas Indjidjian, Archéologie de l'Arménie, en trois volumes.

4 Méroujan Ardzrouni et Vahan Mamigonian deux apostats de la foi du Christ, que Chabouh lance sur l'Arménie avec ses troupes. Pour le premier dit Moïse de Khorène dans son Histoire, Liv. III. ch. 36, qu'il brû-

lait tous les écrits qu'il trouvait ; ordonnait de ne pas apprendre les lettres grecques, mais seulement la langue persane.

5 On doit lire Thomas Medzopedzi, Étienne Orbélian, Matthieu Urhaedzi, Héhtum, Hist. d'Orient, et P. Michel Tchamtochian, Hist. d'Arménie en trois volumes.

6 V. R. Engelmann, Ein Bronzekopf des British Museum. Berlin, 10 October, 1878.

Je ne m'arrêterai ici à combattre cette opinion préconçue de quelques uns; mais j'invite plutôt les personnes judicieuses à lire les ouvrages de M. C. Patkanian et du P. Léonce M. Alishan.

En effet, la même nation qui au onzième siècle s'est établie dans la Cilicie, n'était-elle pas auparavant dans la Grande Arménie? Oui, sans doute. Eh bien, si dans une période de trois siècles seulement elle a fait, écrit et bâti tant de merveilles, dont les ruines seules ont pu aujourd'hui former le grandiose édifice d'un magnifique ouvrage du P. Léonce M. Alishan, intitulé *Sissouan* et d'autres encore, pourquoi donc n'aurait-elle pu en faire de semblables, dans une période de vingt siècles dans la Vallée de l'Araxe, où des fleuves limpides alimentaient les fruits de ses travaux et les montagnes couvertes de neiges perpétuelles élevaient son génie au beau et au sublime?

Ce n'est pas mon dessein de représenter ici la Vallée de l'Araxe comme une seconde Egypte avec Memphis et Thèbes, où fleurirent les sciences et les lois; ni comme une nouvelle Perse avec Persépolis, Ecbatan, et Suse, d'où sortirent tant de civilisations et tant de conquérants; ni comme la Grèce avec Athènes, Sparte et Thèbes, où fleurirent la littérature et les beaux-arts; non, non. Ce serait une vaine imagination sans aucune réalité. Quoi donc? je veux la présenter comme une *vagina gentium*, où s'établirent tant de colonies de différentes nations sémitiques et indo-germaniques, et dont se sont emparés tant de conquérants<sup>1</sup>. Là, c'est-à-dire dans la Vallée de l'Araxe plus que dans toute autre partie du monde, s'agitèrent les armées asiatiques, et s'exercèrent leurs influences politiques, religieuses et artistiques, dont l'histoire nous a conservé peu de chose, mais dont les effets devraient être très grands. Voilà le premier point important, de mon projet, le premier motif de cette Étude.

En outre, il est question de trouver la clef pour lire sûrement les inscriptions appelées *anaryennes*; et pour y réussir, on doit tout d'abord établir quelque corrélation entre celles-ci et les inscriptions dites *aryennes*. Or il est très probable que l'écriture d'Urarta ou d'Ararat pourra nous donner cette clef ou établir cette corrélation; parce que les Urarti pendant la domination assyrienne faisaient usage de l'écriture assyrienne, et pendant la domination médo-persane faisaient usage de l'écriture aryenne, la modifiant sur le modèle et les règles de la première. C'est le second point digne d'attention.

Le troisième motif et peut-être le plus important suivant moi est ce qui regarde l'histoire d'Arménie et de son royaume, les différentes dynasties et leurs rois particuliers, la numismatique, la religion, les sciences et l'art, dont

<sup>1</sup> Ramsès II ou III, selon le témoignage de Tacite. Lib. II. ch. 60. — Sennachérib; Darius Hystaspes, selon les inscriptions de Persépolis; Xerxès; Alexandre, Lucullus, Pompée, Antoine, Ardachir, et les Califes.

nous ne connaissons que peu de chose et en quelqu'endroit rien. Les productions intellectuelles de l'Arménie païenne sont cachées peut-être dans les *cavernes*. Les monnaies non seulement des rois Haïgazouni, mais encore celles des rois Arsacides et Bagradites échappent à la vue ; c'est un phénomène fort étonnant. Qui donc pourra et devra nous révéler toutes ces choses, et comment ? Ce grand Congrès a pour but l'avancement des sciences historiques, géographiques et archéologiques. Or, en mettant de côté, la question nationale, je crois que les antiquités arméniennes doivent intéresser tous ceux qui s'étudient à retrouver les restes disparus du monde antique, et à rappeler au jour les souvenirs déjà perdus de l'humanité. La nation arménienne n'appartient-elle pas, en effet, à la race indo-germanique, la plus ancienne et la plus noble de toutes, et la vallée de l'Araxe, qui a vu son développement, n'est-elle pas un des plus anciens berceaux de l'humanité ?

Oui, les générations, qui ont fait cette grande nation, ont maintenant disparu de la scène du monde. Elles ont besoin de vous pour revivre, et leurs descendants attendent vos découvertes. Leurs sciences et leurs arts, au cours de tant de siècles, ont produit des merveilles : le temps, nouveau Saturne, les a dévorés : il vous reste maintenant à lui arracher sa proie. — Leur génie et leur industrie ont édifié de grands monuments, que leurs successeurs se sont plu à embellir ; la barbarie des siècles suivants les a renversés et anéantis : il appartient à la science moderne de creuser les entrailles de la terre pour en extraire ce qui fit la gloire de la nation arménienne. Cette nation, elle doit déjà beaucoup aux Européens ; mais il faut avouer que les écrivains qui, au lieu d'approfondir la langue, l'histoire et les traditions populaires des Arméniens, n'ont fait que suivre les opinions, souvent erronées et toujours vieilles, des auteurs grecs et latins, ces écrivains n'ont rien fait d'important. — Pour étudier l'histoire de l'Arménie, il faut prendre une autre voie, se servir d'une autre méthode. Il faut explorer la vallée de l'Araxe, commencer les fouilles par les trois villes, qui font l'objet de cette étude, sans négliger les cavernes, qui existent entre les montagnes d'Arakadz et Keghami, ni les couvents, célèbres autrefois par leur activité intellectuelle, maintenant hélas ! abandonnés. Voilà les sources auxquelles doivent recourir les savants, s'ils veulent voir leurs études couronnées par d'importants résultats. Au nom de la nation arménienne toute entière, je leur propose ce problème, que j'espère voir résolu par le huitième congrès international des Orientalistes.

P. BASILE SARKISSIAN